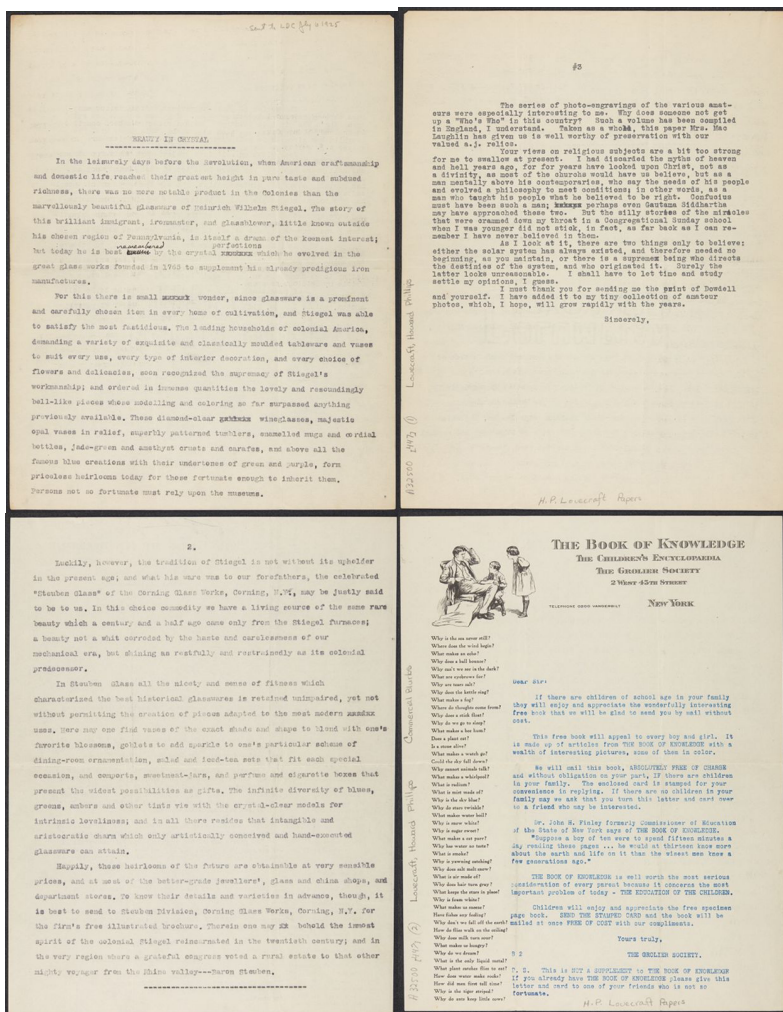


1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#179 | 30 juin 1925



Aujourd'hui, Lovecraft dactylographie pour Leeds son premier « commercial blurb » — sur quel papier ? première page le verso de la fin d'une lettre reçue dans le cadre du United Amateurs, deuxième page le verso d'un démarchage pour livres d'enfants...

[1925, mardi 30 juin]

Up noon — write 2 Leeds articles — typed — dinner — read & retired.

*Levé à midi. Écrit deux articles pour Leeds. Les recopie à la machine.
Lu & couché.*

Et donc, on avait pris de l'avance : c'est seulement maintenant, un mois après que nous ayons insérés dans ces envois, que Lovecraft se met réellement à écrire les rédactionnels promis à Leeds. Est-ce que ce délai, en tant que tel, n'indique pas comment cette écriture lui semble étrangère, pas à sa main : *Grand'Pa is not a business man*. Il a fini de corriger les épreuves du *United Amateurs*, Leeds l'a relancé à la dernière réunion des Boys, mais ça sent la corvée. Comment en parle-t-il à Sonia, dans la valse hésitation qu'est devenue leur vie, après les excursions nouveaux lotissements à Elisabeth ou Yonkers ? En tout cas les voilà écrits, puis dactylographiés, c'est bon : « *read & retired* ». Dans le journal : quant à l'inauguration de la première liaison postale de nuit entre New York et Chicago (par une belle nuit à cheval entre juin et juillet, mais quiconque sait les débordements météorologiques des deux villes, et la sauvagerie des paysages qu'il survole — voir les montagnes du Vermont que décrit *Chuchotements dans la nuit* mesurera le risque et la prouesse), belle occasion de mesurer l'image du pouvoir réel, et à qui on destine le journal du matin. Et puis tremblement de terre à Santa Barbara, la Une plus deux pages intérieures : on n'est qu'à une petite poignée d'années du grand tremblement de terre de San Francisco en 1909. Orages toujours : inondation dans le métro à Brooklyn (mais il n'est pas sorti, et Sonia n'était pas de sortie à ce moment-là, il ne le mentionne pas).

New York Times, 30 juin 1925. Six exemplaires de l'édition de demain du {New York Times} vont être transmises par courrier postal cette nuit, par le premier vol à inaugurer la liaison New York - Chicago. Les exemplaires seront transmis à six personnalités dans de grandes enveloppes où sont imprimés leur nom et leur adresse, et la note suivante : « Note : cette enveloppe contient un exemplaire du {New York Times} transmis par le premier Service aéropostal de nuit, au départ de New York le 1er juillet 1925. Le New York Times ». Une brève lettre de salutations accompagnera l'envoi, dont les destinataires sont : Colonel Robert Mc Cormick, éditeur du {Chicago Tribune} ; William E Dever, maire de Chicago ; Lord & Thomas, Wrigley Building ; Erwin & Wassey, Continental and Commercial Bank, et Melvin A Traylor, président de la First Continental Bank. L'avion décollera à 21h30 (heure de l'Est), en présence de 200 personnalités prééminentes dans les cercles financiers, sociaux et politiques.

ANNEXE
un récit d'enfance
HPL, lettre à J Vernon Shea, novembre 1933.

Quant à mon enfance, on ne peut pas dire qu'elle ait été vraiment pathétique. En tout cas, j'ai passé de meilleurs moments à l'époque que je n'en ai jamais passés depuis. La mort précoce de mon père et la mort de ma grand-mère en 1896 donnèrent une note de mélancolie à la maison, mais cette mélancolie ne m'atteignit que très peu. J'ai réagi contre cela — en fait, les costumes de deuil portés par ma mère me rendaient si nerveux (j'avais l'habitude d'épingler des bouts de tissu brillant sur ses jupes) qu'elle a considérablement réduit la durée de leur port. Le fait d'avoir eu très tôt certains intérêts fantastiques et imaginatifs (y compris mon perpétuel XVIII^e siècle) a eu tendance à me donner plus de nouveaux plaisirs qu'il ne m'en a enlevé. Les seules choses enfantines que je n'aimais pas étaient les jeux et autres activités sans but. Tout ce qui présente un intérêt coordonné (c'est-à-dire quelque chose qui ressemble à un élément de l'intrigue) me procurait le plus grand plaisir. J'éprouvais le plus grand plaisir à jouer avec mes jouets — dont j'avais une grande variété, puisque notre situation vraiment difficile ne date que de 1904. Mes jouets préférés étaient très petits, ce qui permettait de les disposer dans des scènes très étendues. Mon jeu principal consistait à consacrer un plateau de table entier à une scène, que je développais ensuite comme un vaste paysage... aidé par des apports occasionnels de terre ou d'argile. J'avais toutes sortes de villages-jouets avec de petites maisons en bois ou en carton, et en combinant plusieurs d'entre eux, je construisais souvent des villes d'une étendue et d'une complexité considérables. (Les arbres jouets, dont j'avais un nombre infini, étaient utilisés avec plus ou moins d'efficacité pour former d'autres ensembles de paysage... et même des forêts (ou les bords suggérés de forêts). Certains types de blocs me permettaient de créer des murs et des haies, et j'ai également utilisé ces blocs pour construire de grands bâtiments publics. Il faut noter que, malgré un goût pour le réalisme qui s'opposait à l'exotisme évident de certains jouets allemands, j'ai cultivé une indifférence stoïque à l'égard de l'élément d'échelle cohérente dans mes dessins. Je ne savais trop comment faire pour que mes villages et mes bâtiments s'harmonisent en grandeur, de sorte que certaines de mes maisons privées étaient indéniablement plus grandes que certaines de mes églises, certains de mes palais de justice, etc. Ce principe s'appliquait de manière encore plus évidente à des détails tels que les véhicules, les figures humaines, etc. J'ai dû accepter ce qui était communément disponible et laisser mon imagination

enfantine exercer une influence homogénéisante. Mes personnages étaient principalement du type et de la taille d'un soldat de plomb — franchement trop grands pour les bâtiments qu'ils devaient occuper, mais aussi petits que possible. J'en ai accepté certains tels quels, mais j'ai demandé à ma mère d'en modifier beaucoup en leur ajoutant un costume à l'aide d'un couteau et d'un pinceau. Mes scènes étaient rendues plus piquantes par la présence de bâtiments spéciaux tels que des moulins à vent, des châteaux, etc. J'ai toujours été cohérent sur le plan géographique et chronologique en définissant mes paysages en fonction des informations dont je disposais. Naturellement, la majorité des scènes datent du XVIII^e siècle, bien que ma fascination parallèle pour les chemins de fer et les tramways m'ait amené à construire un grand nombre de paysages contemporains avec des systèmes complexes de voies ferrées en étain. Je disposais d'un magnifique répertoire de wagons et d'accessoires ferroviaires (signaux, tunnels, gares, etc.), mais ce système était, il est vrai, trop grand pour mes villages. Mon mode de jeu consistait à construire une scène au gré de ma fantaisie — inspirée par une histoire ou une image — puis à jouer sa vie pendant de longues périodes — parfois quinze jours — en inventant des événements d'un caractère hautement mélodramatique. Ces événements ne couvraient parfois qu'une brève période — une guerre ou une peste, ou simplement un spectacle animé de voyages, de commerce et d'incidents ne menant nulle part — mais ils s'étendaient parfois sur de longues périodes, avec des changements visibles dans le paysage et les bâtiments. (Les villes tombaient et étaient oubliées, et de nouvelles villes surgissaient. Les forêts tombaient ou étaient abattues, et les rivières (j'avais quelques beaux ponts) changeaient de lit. L'histoire, bien sûr, a souffert de ce processus, mais mes données (tirées d'histoires, d'images, de questions posées à mes aînés et d'un outil historique merveilleusement graphique appelé le « tableau synchronologique » d'Adams (que j'ai toujours) étaient d'un genre et d'une ampleur nettement juvéniles. Parfois, j'essayais de dépeindre des événements et des scènes historiques réels — romains, du XVIII^e siècle ou modernes — et parfois j'inventais tout. Les intrigues d'horreur étaient fréquentes, bien que (curieusement) je n'ai jamais essayé de construire des scènes fantastiques ou extra-terrestres. J'étais trop réaliste pour m'intéresser au fantastique dans sa forme la plus pure. Eh bien, tout cela m'a donné un grand coup de fouet. Au bout d'une semaine ou deux, j'en avais assez d'une scène et j'en remplaçais une autre, bien que de temps en temps je sois tellement attaché à une scène que je la conservais plus longtemps — en commençant une nouvelle scène sur une autre table avec des matériaux qui ne formaient pas la scène n° 1. Il y avait une sorte d'ivresse à être le seigneur

d'un monde visible (bien que miniature) et à déterminer le cours de ses événements. J'ai continué ainsi jusqu'à l'âge de 11 ou 12 ans, malgré la croissance parallèle de mes intérêts littéraires et scientifiques. J'avais aussi un jouet théâtre, car à cette époque je m'intéressais au théâtre (j'ai vu ma première pièce à 6 ans, et ma première pièce shakespearienne à 7 ans). N'étant pas satisfait du nombre limité de décors et de personnages fournis, j'ai utilisé mes propres personnages et j'ai fabriqué des décors supplémentaires en carton. Les pièces de Sheridan et de Shakespeare étaient mes préférées. Je prononçais les répliques originales du texte, déplaçant maladroitement les personnages dans une approximation approximative de l'action, et j'en rédigeais les programmes... Mais je n'étais en rien solitaire, ou confiné aux loisirs intérieurs. J'avais un nombre conséquent de compagnons de jeux, et me joignais souvent à eux pour nos jeux de plein air très variés — généralement (si je pouvais m'arranger, car rien d'autre ne me plaisait autant) la mise en scène de quelque aventure vivante (hors-la-loi, police et criminels, guerre de Sécession ou autres batailles, chasse au gros gibier, Indiens et soldats, pompiers, etc. Nous avions aussi une fanfare militaire, nos instruments étant des cors en cuivre avec des disques à membrane qui donnaient un son de cornet à la voix. Parfois, nous jouions au chemin de fer avec des express-carts, des vélocipèdes et un tramway spécialement conçu (sur la base d'une boîte d'emballage) que j'avais. C'était le bon vieux temps. Souvent, nous jouions dans les champs et les bois, car l'ancienne maison se trouvait à la limite des rues construites et à proximité d'une ancienne campagne de la Nouvelle-Angleterre. La plus grande partie de cette campagne a disparu, engloutie par les rues pavées de la ville en expansion. Un merveilleux ravin boisé — dont l'effet sur mon imagination naissante était énorme — a été entièrement comblé et effacé. Une partie, cependant, les rives boisées de la rivière Seekonk, avec un ravin affluent comme celui qui a été comblé, est restée telle quelle, étant devenue une réserve de parc métropolitain avant qu'elle n'ait le temps de se dégrader. J'y vais encore presque tous les après-midi d'été, pour lire et écrire et me perdre dans un monde intemporel qui ne fait qu'un avec le passé. Pas un objet visible n'est différent de ce qu'il était en 1900, et parfois je me sens tellement ramené en arrière que je m'attends à ce que l'adulte présent ne soit plus qu'un mauvais rêve lorsque j'émerge. Je m'attends à sortir des bois pour me retrouver dans les vieilles rues tranquilles de 1900, avec les chariots à cliquetis, les voitures élégantes, les petits tramways rouges et verts à un seul wagon (ouverts, avec des auvents qui claquent gaiement, en été, mais fermés — avec des plates-formes ouvertes — en hiver), les lampes à arc au carbone qui crachotent (complétées par des lampadaires à gaz qui ont survécu) et les litières

rouges (elles sont vertes aujourd'hui) de l'époque. Je rentre toujours chez moi (dans ma maison natale, 454 Angell St.) par le même chemin, et si le crépuscule est épais, l'illusion persiste. La maison est toujours debout — comme centre de cabinet médical — sur sa haute terrasse, bien que l'écurie ait péri il y a deux ans. Après que nos chevaux et nos voitures aient été chassés par la fortune, cette écurie était ma maison de jeu personnelle. Je gardais mes charrettes, mon tramway jouet, mon vélo et (après 1900) ma bicyclette dans la grande salle des voitures ... où un buggy et une victoria traînaient encore, désolés, au milieu des toiles d'araignée.... J'utilisais les anciennes écuries comme scène pour mes pièces de théâtre — la remise à voitures étant un auditorium et la porte coulissante, un rideau. La salle des harnais était mon « bureau » ; l'appartement désert du cocher à l'étage et le grand grenier à foin et à avoine étaient le théâtre d'aventures spectrales. Après mon dixième anniversaire — le 20 août 1900 — je fus un cycliste invétéré, devenant au fil des ans presque un centaure à roues. Ma bicyclette (je les usais tellement que j'en ai eu trois successivement) m'emmenait dans toute la campagne environnante et me familiarisait quotidiennement avec les paysages rustiques et l'atmosphère des villages de la Nouvelle-Angleterre, ce qui m'a toujours fortement influencé. Une constitution fragile, cependant, limitait généralement mes promenades à un rayon de 15 miles. Après tout, on ne peut pas dire que ma jeunesse ait été misérable. En réalité, j'ai été gâté — j'ai eu à peu près tout ce que je voulais. Beaucoup pensaient que je deviendrais désespérément égocentrique et imprudemment extravagant, alors qu'en réalité je me suis montré capable de m'accommoder de plus d'économies et de réductions de l'échelle de vie que même les plus pessimistes n'auraient pu le prévoir.